

6. Un siphon, phon, phon...

Alphonse, le gars qui avait acquis ce chalet dans la vallée de Bramentombes, avait réussi dans la vie car les hommes prudents réussissent aussi, parfois.

Ses collaborateurs l'appelaient Plan-B car il n'aurait jamais lancé une entreprise qu'il n'ait élaboré une solution de repli, ce qui lui donnait assez de confiance pour afficher cette autorité désinvolte, ce charme autoritaire qui faisaient plier son partenaire et conclure l'affaire à son gré.

Cet Alphonse, disais-je, avait acquis un chalet dans la vallée de Bramentombes et n'en était pas peu fier car ceux-ci étaient très disputés du fait de la proximité des pistes de ski.

En fait, ce chalet, j'aurais pu dire cette bergerie, cette grange, ce hangar au toit de tôle ondulé, cette ruine qu'il avait achetée à prix d'or, vaudrait son juste prix le jour où l'or ne vaudrait plus rien car il y manquait l'essentiel : il n'était pas raccordable au réseau d'eau de la commune, ce qui avait échappé à la vigilance circonspecte de l'acheteur qui pourtant se targuait de n'être pas de la dernière averse. Mais un chalet à ce prix, on ne vérifie pas, il y a forcément l'eau !

Mais d'eau, il n'y en avait point. Qu'à cela ne tienne, il n'était pas homme à se retrouver gros Jean comme devant, il missionna donc une paire de techniciens de son entreprise pour résoudre le problème. Ceux-ci partirent sur le terrain, mesurèrent, supputèrent, se félicitèrent et revinrent modestement triomphants avec la solution technique astucieuse au problème qui leur avait été posé.

Celle-ci consistait à installer une canalisation de quelques centaines de mètres de long, alimentée par un [béliet hydraulique](#) qui remonterait l'eau d'un ruisseau situé quelque dizaines de mètres en contrebas. Techniquement, c'était un jeu d'enfant.

J'ai parlé de la solution technique. Pour être astucieuse, elle l'était mais elle resterait totalement virtuelle tant que les

propriétaires des parcelles traversées n'auraient pas donné leur autorisation et celles-ci, enregistrées devant notaire.

Alphonse décida qu'il s'en occuperait lui-même. Il reporta le projet sur un plan cadastral et s'avisa que celui-ci pouvait se modifier selon l'acceptation ou le refus des propriétaires, bref, qu'il y avait des échappatoires et cela lui donna du jus pour aller arracher leur autorisation aux riverains.

Cela ne traîna pas en effet, il rendit visites aux propriétaires, qui habitaient Chambéry, Albertville, Grenoble, Lyon voire Paris, dont certains tombèrent des nues quand ils apprirent qu'ils possédaient des terres dans ce coin perdu.

Puis il y eut ce treizième et dernier propriétaire. Comment Alphonse avait-il pu ne pas voir que le projet passerait forcément chez lui puisqu'il possédait des parcelles sur tous les tracés possibles. Il décida donc de prendre rendez-vous, se ravisa en pensant aller le surprendre au saut du lit, se présenta devant son huis, se ravisa encore, rentra chez lui et gambergea sur la meilleure manière d'aborder l'intéressé.

Il imaginait la confrontation. Le type avait les meilleures raisons de lui refuser sa signature, ne serait-ce que pour le plaisir de l'emmerder.

– Et les autres, ils ont signé ?

– ...les autres ? Bien sûr qu'ils ont signé...

– Cela veut-il dire que je suis mis en demeure de vous donner mon autorisation ? Et pourquoi me consultez-vous en dernier ? Ne serait-ce pas pour me mettre devant le fait accompli ? Croyez-vous que vous allez m'influencer avec de tels agissements ? Pensez-vous que je vais vous laisser valoriser votre bien alors qu'on me refuse tout permis de construire sur mes propres terres ?

Que répondre à ces évidences ! Même s'il ne faisait que l'imaginer, il n'en restait pas moins que c'est bien ce que lui-même aurait objecté à celui qui serait venu lui demander l'autorisation de faire passer une canalisation d'eau sur son terrain.

Hélas, le seul argument qui l'aurait sorti d'affaire aurait été la possibilité de passer ailleurs, le plan B lui faisait défaut. À cause de cet abruti entêté il avait jeté quelques centaines de milliers d'euros par les fenêtres alors qu'il s'était déjà vanté d'avoir un chalet à la neige où il pourrait inviter amis et clients.

Quand on verrait l'état de la ruine, car dans ces conditions il n'était plus question d'en faire autre chose, il deviendrait la risée du département. Un cas d'école.

Chaque matin, cela dura une semaine, il décrochait son téléphone pour prendre rendez-vous avec ce dernier propriétaire, interrompait l'appel avant la connexion, prenait sa voiture, faisait une dizaine de kilomètres, s'arrêtait sur un parking, gambergeait et rentrait chez lui. Ses collaborateurs voyaient bien qu'il n'était pas dans son assiette mais étaient à cent lieues d'en deviner la cause.

Reculer pour mieux sauter, c'est une chose, encore faut-il finir par sauter. Il avait des nuits agitées, c'est le moins que l'on puisse dire. Ce même rêve revenait toujours : il était enfermé dans un boyau dont la seule issue était un siphon devant lequel il attendait, attendait et attendait encore, paralysé par la peur de s'y engager et de s'y retrouver coincé comme le fœtus qui tourne autour du pot avant de faire le grand plongeon.

Dans ces conditions, il est évident que son travail s'en trouva affecté. Ses clients quittaient son bureau les sourcils en accent circonflexe, interloqués, interrogeant du regard ses collaborateurs.

Une affaire importante sur laquelle il travaillait depuis plusieurs semaines lui échappa à la stupéfaction générale sans qu'il fit aucun effort pour l'enlever, comme s'il les bras lui tombaient. Pourtant, il le savait, il suffisait d'un rien, d'un coup de téléphone, pour que la situation basculât.

C'est ce comportement inapproprié à la bonne marche de l'entreprise qui motiva ses associés et ses collaborateurs à le prendre entre quatre z'yeux pour lui faire cracher le morceau et le mettre en demeure de reprendre les choses en mains.

Il se mit donc à table et parla de la difficulté où il se trouvait. On réfléchit et on décida que la secrétaire allait prendre rendez-vous, pour lui, avec le propriétaire, qu'il le rencontrerait, qu'il adviendrait ce qu'il devrait et qu'on se remettrait au boulot.

Alphonse en aurait chanté de soulagement. La journée se passa d'une manière exemplaire, la secrétaire lui transmet le rendez-vous qui aurait lieu le lendemain matin et le soir il dort comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps et rêva d'un parc aquatique dont l'attraction principale consistait en un énorme siphon de plexiglas transparent, immergé dans une eau claire comme celle d'un lagon et dans lequel il plongeait pour se joindre à la baignade de naïades qui lui lançaient des œillades.

Le lendemain, il se pointa chez l'intéressé. Il pensait rencontrer un homme, ce fut son épouse qui le reçut. Il lui expliqua l'affaire et comme les autres elle tomba des nues quand elle apprit qu'elle possédait des alpages dans cette vallée, pour finir par reconnaître qu'elle en avait bien entendu parler, il y a combien, vingt ans ?

Il dû tout lui expliquer à nouveau car elle n'avait pas tout compris. Non, ce n'était pas une route qu'il voulait tracer, pas un lotissement non plus, non, il n'y aurait pas de bulldozer, juste une mini-pelle pour creuser une mini-tranchée, non, il n'y avait rien à payer, tous les frais étaient pour lui. Mais alors pourquoi venir la voir ?

Quand elle entendit les mots de servitude et de notaire elle faillit avoir un malaise et refusa d'en entendre davantage.

– Nous pouvons attendre votre mari... De toute façon il faudra vos deux signatures !

Il pensait que la présence de ce dernier la rassurerait et lui ferait paraître la chose moins tragique mais là encore ce n'était pas si simple.

– Mon mari est décédé, cela fera deux ans dans deux mois...

– Vous voulez dire qu'il est mort ? Pardon, je suis désolé, au cadastre il y a encore vos deux noms...

Elle finit enfin par lui demander de lui laisser les papiers, qu'elle

se renseignerait auprès de son fils et qu'elle le recontacterait.

– ...Vous ne pouvez pas le contacter tout de suite ? Le fait est que c'est assez pressé...

Elle accepta de prendre le téléphone mais il soupçonna que c'était pour se rassurer et faire connaître la présence chez elle d'un dangereux escroc. D'ici à ce qu'elle appelât les gendarmes...

Finalement, ce fut bien son fils qu'elle appela et celui-ci demanda à lui parler. Il expliqua une troisième fois, le projet avec la vieille qui glapissait à l'intention de son fils qu'il fallait qu'il fasse attention.

Bref, elle n'avait toujours pas compris mais le fils semblait plus vif. À tel point, d'ailleurs qu'il échangea leur accord contre la pose, aux frais d'Alphonse, d'un point d'adduction pour pouvoir se brancher, au cas où.

Il rajouta une petite variante de quelques centaines de mètres pour alimenter une autre parcelle avec un autre point d'adduction. Au cas où. Et d'autres petites exigences mesquines pour montrer qui était le patron et qu'il n'était pas demandeur. Comme il te l'aurait envoyé chier s'il avait eu un plan B !

– C'est bon, puisque nous sommes d'accord, vous rajouterez à la main les termes dont nous sommes convenus, ma mère va signer les documents, je passerai les prendre et les déposerai chez le notaire !

Il sortit de chez la vieille complètement lessivé. Il est vrai qu'il avait négocié comme un pied et qu'il avait accepté toutes les exigences du fils. Mais il n'en pouvait plus. Il était temps que cela se soit terminé. Si le fils avait fait des difficultés, il aurait même pu péter les plombs, jusqu'à frapper la vieille sorcière. Mais enfin, les choses suivaient leur cours, il n'y avait plus qu'à attendre.

La semaine se termina mieux qu'elle n'avait commencé. Une nuit, il lui arriva même de rêver à un tuyau crachant une eau claire dans la fontaine en bois qui se trouvait devant son chalet tout pimpant, aux fenêtres ornées de jardinières fleuries. Dans la journée, en

le croisant dans le couloir, l'un ou l'autre de ses collaborateurs lui demandait où en était son affaire et il répondait que tout roulait et qu'il n'y avait plus qu'à attendre.

Puis, un matin, sa secrétaire lui apporta une lettre du notaire, la déposa sur son bureau et sortit. Il se passa trois minutes avant qu'on entendît le hurlement et le choc sourd d'une chute.

Tout le monde se précipita. Alphonse était par terre, sur son fauteuil renversé, secoué de tremblements et pâle comme le cul d'un islandais albinos.

Dans sa main droite, la lettre qu'il venait d'ouvrir. La secrétaire la lui prit et, comme celle-ci semblait la cause du séisme qui venait de secouer l'entreprise, la lut à haute voix.

– « Cher Monsieur etc... ..il apparait au vu des copies d'actes que m'ont transmis les hypothèques, que Madame X est propriétaire en indivision de la parcelle faisant l'objet de cette demande de servitude. Notre office connaît bien cette indivision pour l'avoir traitée du temps de feu mon père mais aucune des parties ne semble décidée à la régler, je dirais même qu'elles sont plus intéressées à semer la confusion etc...

...vous trouverez ci-joint les noms et adresses des vingt-deux (22) indivisaires etc...

...vous souhaitant bon courage, veuillez etc... etc... »

Suivait la liste des propriétaires indivisaires, une ribambelle de siphonnés, qu'Alphonse, s'il se remettait jamais de son AVC, irait peut-être démarcher. En chaise roulante.